



Les Farfadet

Monsieur Farfadet travailla toute la nuit dans son atelier personnel pour concevoir un schéma parfait pour la construction d'un berceau suffisamment solide pour accueillir Grandelet. Heureux comme un pape, il jubilait à l'idée d'être père. Pudique et réservé, il ne voulait pas le montrer.

– Pas question qu'il se couche pareillement à un lutin mal luné. Il dormira dans un véritable dodo, digne de ce nom, affirma-t-il à son épouse.

Elle suivait l'avancée de son travail en trottant derrière lui, son bébé blotti contre elle. Comme bien des parents, le couple Farfadet rencontrait des difficultés à trouver un terrain

d'entente. Des goûts et des couleurs, on ne discutait point dans cette chaumière. Le choix du lit semblait être l'exception à la règle. Petit ou grand, avec ou sans barreau... Monsieur le conceptualisait en pratique : taillé dans un bois parfumé et frais. Madame l'imaginait sculpté avec de jolis motifs floraux. Les requêtes de son épouse comptaient énormément pour son mari.

Cependant, le Pôle Nord ne s'était pas construit en un jour. Le temps manquait. Il fallait agir vite et... bien. Les voilà, maintenant qu'ils se disputaient. Qui des deux allaient avoir le dernier mot ? Mystère et boule de gomme ! La situation était une première.

– Des berceaux pour nourrisson, les humains en commandent des milliers par an. Je connais parfaitement tous les secrets de fabrication.

Comment expliquer cela à cette apprentie maman qui désirait le meilleur et insistait sur certains détails ?

– Peut-être...

– La patience est d'or, ma mie ! Je peux en ramener un de l'usine. Les stocks sont approvisionnés continuellement.

– Merci pour ta proposition, mais, Non ! Je veux un lit personnalisé dans lequel mon fils dormira comme une marmotte.

– Laisse-moi choisir l'essence de l'arbre. Celle du pêcher me paraît judicieuse. Le bois est lisse et sans écharde. De plus, il dégage une odeur d'amande. À l'usine, il nous reste quelques chutes, juste ce qu'il me faut pour lui construire une couchette digne de ce nom.

– La texture du noyer ne serait-elle pas plus... audacieuse ?

– Tu me compliques la tâche, ma mie. Tes ambitions dépassent largement mes compétences en matière de faisabilité.

– D'accord, va pour le premier choix. C'est toi le chef !

Toutes ces émotions l'avaient fatigué. Grandelet peinait à s'endormir. Il recherchait le sommeil par des bruits mêlés de grognements, de pleurs spasmodiques. Son agitation s'accompagnait de mouvements de tête. Son rôle de mère était si récent, que maman Farfadet ne décryptait pas les signaux de son nourrisson. Au fond, elle savait que son époux était un artiste hors pair dans la conception de meubles, de jouets et de tant bien de choses. Sans regret, elle l'abandonna à ses plans et regagna sa maisonnette pour se réchauffer et réfléchir au futur.

Sous la table, en cachette, le chaton et le chiot dévoraient gloutonnement les fruits de leurs méfaits. Ces larcins n'avaient d'ailleurs aux

yeux de la lutine pas une ombre d'importance. Cependant, entre assiettes cassées et pichet de lait renversé, elle les gronda sévèrement.

– bande de chenapans, en plus d'être des casseurs, vous êtes des charpardeurs. Je ne suis pas contente.

Assise dans son fauteuil, devant l'âtre, elle se balançait doucement à la chaleur des flammes crépitantes. Grandelet s'était apaisé. Il l'écoutait attentivement en la fixant du regard. Pour capter davantage son attention, il babillait joyeusement des syllabes incompréhensibles.

Rassurée sur son état, elle lui chuchotait des choses. Devenu son confident, elle lui confia que...

– Papa m'a prévenu hier soir. Ce sont des animaux de compagnie pour les « humains. Ils sont là pour toi, mon petit caramel fondant. Ce sont tes futurs compagnons de jeu. Bientôt, ils nous dépasseront de trois pieds.

Si elle ne parlait pas le langage animalier, eux la comprenaient parfaitement. Ainsi, les deux boules de poils s'arrêtèrent de s'empiffrer quelques instants pour l'écouter, ouvrant bien grand les esgourdes.

– **Bien vu, la lutine ! Nous sommes des VIP, Nous. On a notre rôle à jouer dans l'éducation**

de ton fils.

**– Tu crois qu'elle nous comprend ?
questionna le chiot dubitatif ?**

**– Si tel était le cas, elle nous chasserait à
coup de balai.**

**– Ah wouais ! Alors, je peux continuer à
manger ?**

**– Je t'en prie... Ne te gêne pas. Quand tu
auras terminé de baver dans le plat, essuie ta
bave, c'est dégueu !**

Monsieur, satisfait et heureux de son œuvre, rentra chez lui en sifflotant avec les schémas joliment enrubannés sous le bras. Il se languissait de les étaler sur la table pour les montrer à sa femme. De son côté, elle n'avait pas chômé. Elle scrutait sa minuscule cuisine qu'elle trouvait trop encombrée. Une myriade de mets cuisinés avec amour s'entassait dans un espace réduit sur l'unique plan de travail.

Depuis des lustres, c'était une pièce où l'on passait beaucoup de temps. Avant tout un lieu de transmission, d'apprentissage et de convivialité, c'était son coin, mais, pas que... Elle se souvenait... Tant de souvenirs se bouscuaient dans son esprit. Dans une plainte, elle s'adressa à son mari.

– Hum... Va falloir agrandir cet endroit. C'est

ici qu'enfant, je venais trouver ma propre maman pour me confier. Ce cadre me paraissait moins intimidant et plus chaleureux que nulle part ailleurs. C'est là qu'elle m'a transmis les recettes familiales. Tu sais celles qui se transmettent de mère en fille ou de mère en fils. C'est à ce lieu même que Grandelet apprendra aussi à mettre la main à la pâte, à cuisiner, à dresser la table, à la débarrasser.

Gai comme un pinson, il pouffait... de ce rire joyeux... impossible à stopper. Entre deux éclats, il plaça :

– Va falloir surtout déménager. Pousser les murs est un euphémisme, ma mie !

– J'évoque mon enfance et, toi, tu ris... Ce n'est pas très gentil.

– Tiens mon amour de lutine ! Un présent pour toi, dit-il en lui tendant les représentations graphiques et techniques du futur berceau douillet.

– Oh ! tu as terminé ? Il est merveilleux. Regarde Grandelet, c'est pour toi. Dommage... il dort comme un ange.

– T'ai-je déjà dit que tu étais exceptionnelle ? Tu seras une maman extraordinaire.

– Nous devons mériter le cadeau de la fée des vœux. Nous allons donner le meilleur de nous-

même pour notre fils soit joyeux.

Au fait, qu'avait dit son époux en matière de déménagement ? Cette éventualité n'était pas tombée dans l'oreille d'un sourd. Optant pour une attitude timorée, elle l'amadoua doucement avec quelques coups d'œil brefs, des sourires subtils. Puis elle détourna légèrement les yeux avant de passer à l'offensive suivante en lui lançant un deuxième regard plus langoureux.

– Je réfléchissais à...

– Oui, ma choupinette d'amour ?

– Je me disais que... où comptes-tu nous construire cette nouvelle maison ? Notre enfant va grandir, et ces petits chenapans poilus également... Alors, je me faisais la réflexion...

– J'ai évoqué un déménagement. Cependant... on peut toujours se lancer dans la construction d'un chalet à la taille de tes espérances. Aujourd'hui, je me rends à la fabrique pour récupérer le matériel nécessaire pour le berceau. Si le Père Noël est réveillé, je lui demanderai une audience pour un conseil avisé. Une autorisation spéciale nous sera utile pour construire la chaumière de tes rêves. Cela te convient-il ?

Utiliser les bons mots pour la convaincre se révéla facile. Trouver une stratégie bien musclée pour la faire patienter, ça le connaissait. Elle était

la reine de l'impatience voulant toujours « tout » tout de suite. Son employeur était un homme doté d'une gentille incroyable qui ne lui refusait jamais rien. Son rôle à la fabrique relevait de la plus grande importance ; en effet, sa fonction de créateur-imaginateur de joujoux faisait de lui un employé sans pareil.

L'héritage de ce privilège se transmettait de père en fils. En quatre décennies, jamais il n'osa abuser de ce dernier. Aujourd'hui, à situation exceptionnelle, mesure exceptionnelle. En ce matin du 26 décembre, rien ne se déroulait comme prévu à l'usine : plus de bois de pêcher ni d'abricotier, ni même d'amandier. Impuissant, cet imprévu le chagrinait. Assis, sur une marche d'escalier, il observait l'horizon, le regard tristounet. Une main amicale se posa sur son épaule :

– Le grand chef a toujours une solution à tout. Va le voir ! lui conseilla mademoiselle Malice. J'ai téléphoné à Mère Noël, elle t'attend.

– Merci pour ton aide, mon frère.

– Il n'y a pas de quoi. La famille, c'est fait pour ça !

Marchant d'un pas décidé, il se rendit à Santa Chalet, une magnifique maison moderne, fabriquée en fustes de bois provenant des forêts alentour. Située au bord d'un lac réputé pour son

eau la plus bleue et la plus claire du pôle Nord, aux reflets turquoise, nul ne pouvait la louper. Au cœur du village de l'Étoile Polaire, bien au-dessus du cercle arctique, exclusivement peuplé d'individus et d'animaux hors du commun, seules cinq minutes suffisaient pour traverser sa place.

Ici, tout le monde connaissait monsieur Farfadet, le fameux créateur-imaginateur de jouets ; tous souhaitaient le saluer, le féliciter. Le double du temps fut donc nécessaire pour qu'il se retrouve devant l'imposante entrée du Santa Chalet.

Timidement, il saisit le heurtoir en forme de couronne surmontée de plusieurs clochettes afin d'avertir la famille Noël de sa présence. Toujours accroché au marteau de la porte, il fut emporté quand madame Noël l'ouvrit d'un coup sec. Gentiment, elle l'aida à se relever et l'installa au coin de l'âtre de la cheminée. En se réchauffant, il considérait avec discrétion cette belle demeure.

Santa Chalet bénéficiait d'un bel emplacement au cœur du vieux village : une exposition sud-est et des fenêtres vitrées du sol au plafond. Il offrait une vue panoramique et époustouflante sur la chaîne du Mont-Neigeux. On pouvait observer les habitants patiner sur la piste noire de monde. De là, on remarquait l'immanquable glacier des grands Elfes qui ceinturaient le lac.

Sa distraction fut de courte durée. La très curieuse maîtresse de maison le bombardait de questions et de délicieux biscuits au chocolat.

– Avez-vous fait bon voyage, monsieur Farfadet ?

– Excellent madame Noël. Je vous...

– J'ai entendu que vous avez accueilli votre premier né.

– Je vous remercie pour votre accueil chaleureux. Mon épouse et moi-même sommes les heureux parents d'un petit garçon adorable que nous avons prénommé Grandelet.

– Je suis ravie pour vous. Mon époux qui a travaillé toute la nuit, comme vous le savez, se repose. Il m'a confié la tâche de vous aider au mieux. Dites-moi absolument tout.

Cet élan de générosité, il le côtoyait 365 jours sur 365 avec le Père Noël. Sans rien oublier, il lui raconta l'arrivée du bébé jusqu'à ses besoins les plus pressants en matière de mobilier puis de maison. Aussitôt sa requête formulée, aussitôt une solution fut trouvée.

– L'essentiel n'est pas vraiment de se concentrer sur ce qui arrive. On sait d'avance que l'on peut avoir à gérer beaucoup d'imprévus dans la vie. À l'usine, vous en savez quelque chose, n'est-ce pas monsieur Farfadet ?

– Effectivement madame Noël.

– L'important dans tout ça, c'est surtout de savoir comment nous allons résoudre vos soucis un à un. Pour le lit, mon époux et moi-même serions très contents si vous acceptiez celui de notre nièce. Vous savez, mon mari y a mis tout son cœur pour le fabriquer lui-même. Cette petite merveille est née le jour de Noël, elle aussi. Quelle heureuse coïncidence ! Vous ne trouvez pas ? Ma famille souhaitait nous rendre visite cette année pour les fêtes. Cependant, à cause du travail, ils ne viendront pas. Acceptez ce cadeau pour votre fils, c'est un berceau magnifique en bois de pêcheur, il conviendra parfaitement à la taille de votre nourrisson.

– Vous êtes au courant ? Oh... Je suis confus de vous causer autant de grabuge.

– Les bruits courent vite par ici. Dans ma maison, vous serez toujours le bienvenu. La venue d'un enfant, c'est une réelle bénédiction du ciel. C'est un honneur pour nous de vous offrir ce présent. Ce n'est pas tout, vous aurez aussi besoin d'un traîneau et d'un renne. Suivez-moi, j'ai une autre surprise à vous montrer.

Mis au rebut faute de modernité, un peu limé sur les côtés, il y en avait un qui dormait sous une couverture en laine de mérinos. Pourvu de six places, il attendait de reprendre du service.

– Ce vieil engin tout démodé vous conviendrait-il, monsieur Farfadet ?

– Il est magnifique ! Mais n'est-il pas légèrement trop *grand* ? Trop...

– Me semble-t-il, vous avez une jolie famille maintenant. Il est parfait ! Ne me contrariez pas, vous allez me vexer. Venez, ce véhicule se doit d'être tiré par un renne encore valide et solide. Je vous propose celui-ci. Mon petit doigt me dit qu'il rêve d'un coin paisible à l'abri des intempéries, de luzerne fraîche, d'un paddock verdureux et de nourritures abondantes.

– S'agirait-il de Caribou ? Le premier renne de votre mari ?

S'inclinant gracieusement devant le lutin, il courba l'échine une patte repliée sur le sol paillé et lui répondit en plaisantant :

– **Moi-même, en chair et en os ! Pour vous servir, petit homme.**

Madame Noël comprenait et parlait les langages de toutes les créatures merveilleuses habitant le pôle Nord. Caribou s'ennuyait, elle le savait. À tous hasards, bien avant la venue de monsieur Farfadet, elle s'était entretenue avec lui dans l'éventualité où le créateur-imaginateur... Il accepta de bon cœur.

– Caribou souhaiterait connaître ses futures

fonctions. Pouvez-vous lui faire une proposition ?

Par l'action heureuse de madame Noël, monsieur Farfadet négociait avec le renne. Il lui proposa des carottes caramélisées, des poireaux aux pépites de chocolat, des biscuits au gingembre et de la luzerne fraîche à tous les repas en échange de bons et loyaux services.

– **Marché conclu lutin !** le remercia le renne qui salivait rien qu'à l'idée de ce festin.

– Il est bien entendu que tu devras promener mon fils, mon épouse, notre chien et notre chat tous les jours.

– **Tape-moi la patte, lutin. Un bébé, c'est trop fastoche pour un renne de ma catégorie. Ici, je m'ennuyais à trois cents sous l'heure. Pire, je commençais à m'encroûter grave, si tu vois ce que je veux dire.**

– Ah, ah, ah, quand tu verras... Bon... allons-y sinon maman Farfadet ne va pas être contente. Madame Noël, je remercie du fond du cœur pour tous ces beaux cadeaux.

Grandelet n'était pas un lutin pas comme les autres. Dès le 27 décembre, fière de son rejeton, madame Farfadet parada avec lui dans tout le village agitant des clochettes pour que tous voient son fils. Le goût de la curiosité animait tous les habitants de Flocon de Neige.

Ils se chuchotaient des choses à l'oreille avant de s'approcher du traineau. Ils étaient obligés de grimper à une échelle pour pouvoir se pencher sur le nouveau-né. Nul ne pouvait dire ce qui était le plus l'attraction, le renne qui tractait le convoi animé de deux bêtes poilues ou la maman avec son enfant disproportionné. À chaque arrêt, les animaux grognaient sans qu'on sût pourquoi. Enfin, madame Farfadet l'imaginait aisément. Ils n'appréciaient pas l'attitude des curieux.

– **Je ne suis pas un phénomène de foire, tout de même**, rouspétait le chat !

Patapouf baillait aux corneilles... à se décrocher la gueule... Ouaw ! Ouaw ! Ouaw !

– **Laissez-moi dormir tranquille, sous ma couverture**, aboyait-il, ouvrant seulement un œil.

Quant à Caribou, il n'aimait pas les badauds qui stoppaient sa promenade de santé quotidienne. À chaque problème, une solution : il recevait un biscuit au chocolat en contrepartie ; en personne bien organisée, la vieille lutine pensait à toutes éventualités.

Ainsi passa une année, une deuxième, puis trois. Ce petit monde grandissait à vue d'œil en alimentant les commérages. Les journées passaient et se ressemblaient quasiment toutes. Bien que les sorties en famille se fassent de plus

en plus rares, à cause de ces regards critiques et méchants, les compères à quatre pattes continuaient la tournée quotidienne des grands ducs. Un soir d'été, quand elle était terminée, de retour dans leurs quartiers, le ventre gargouillant de manière furibonde, le renne se délestait des gaz accumulés en raison des gâteaux ingurgités en trop grande quantité.

Ce trio de choc bavardait de choses et d'autres quotidiennement. Juillet, mois pluvieux. Caribou souhaita rester parqué dans son abri, bien au chaud. Il dormait profondément quand il reçut la visite de ses amis. Dotés, chacun d'un sac à dos débordant de nourriture, ils s'installèrent sur sa paille fraîchement déposée. En toute amitié, ce fut dans la joie et la bonne humeur qu'ils croquèrent goulûment les biscuits, les carottes et les saucisses.

En pleine mastication, le renne interrogea sérieusement Galopin.

– **J'ai compté... cela fait trente-six mois que nous nous connaissons et je ne connais toujours pas votre nom.**

– **Galopin, vieux Caribou. Pour être servi, faut demander !**

– **Moi, aboya joyeusement le chien en remuant la queue, je m'appelle Patapouf.**

– **Ça, ce n'est pas une nouveauté ! Nous tous, ici, le savons. Cesse de remuer ton popotin. Tes boules puantes sentent vraiment trop mauvais.**

– **Ah wouais ! Tiens, sent celle-là,** répondit-il en éclatant de rire.

– **Écoutez la mienne,** insista le renne qui se bidonna à son tour.

– **Oh ! Quelles odeurs pestilentielles ! s'of-fusqua Galopin.**

– **As-tu senti ta litière mon pote ? se moqua Patapouf. Je vous propose un concours. Le dernier cake à la noix de coco reviendra à l'un de nous trois. Le marché ? Le pet le plus fort, le plus gras, le plus long gagnera !**

Après des pétarades dignes de ce nom et des senteurs très moribondes, les fous rires totalement incontrôlables, s'enchaînaient sans crier gare. La pâtisserie fut partagée en trois parts égales pour le plaisir de leurs papilles gustatives. À la nuit tombante, le chat et le chien en route pour la chaumière furent interpellés par leur ami.

– **Comment se fait-il que vous dormiez près de la cheminée sur un tapis bien moelleux ?**

– **Privlège oblige !** lui répondit Galopin du tac o tac. **Nous sommes des invités de marque. Des VIP... tu comprends ?**

– **Vraiment ? Je suis le premier renne du**

Père Noël pourtant.

– **Regarde ta masse, mon brave ! Comment peux-tu imaginer un seul instant dormir devant l’âtre comme nous ?** insista-t-il en se mordillant les griffes.

– **Tu es bien trop... poilu**, renchérit Patapouf sur un ton innocent.

– **Poilu ? Vous trouvez mon ami ?**

– **Ne te vexes pas, Caribou ! Tu pus à souhait. Quand as-tu pris un bain pour la dernière fois ? Je parie que tu ne sais même pas à quoi ressemblent une bassine d’eau chaude et du savon. À voir ta tête, j’en suis persuadé. Vois le bon côté, tu as ce box rien que pour toi.**

– **Tu as raison, c’est un bel endroit et puis je suis bien nourri. J’entends la maîtresse de maison qui vous appelle. À bientôt mes amis.**

Madame Farfadet hélait les deux compères, comme tous les soirs à coup de minou minou et de toutou toutou.

– **Où êtes-vous petits voyous ?**

Elle prenait grand soin des cadeaux de la Fée Scintille. Ils étaient si mignons quand ils jouaient avec Grandelet. À leur vue, rassurée, un sourire se dessina sur ses lèvres.

– **Où étiez-vous espèce de chenapans ? Allez...**

dépêchez-vous ! Il fait froid dehors.

Comme d'habitude, elle ferma la porte avec son postérieur bien dodu secouant machinalement son tablier rouge et blanc à carreaux puis ajustant son bonnet vert assorti de minuscules grelots, elle se dirigea vers la cuisine en sautillant. Galopin traînait dans ses jambes pendant qu'elle marchait tantôt en y enroulant sa queue affectueusement ou en s'y frottant en ronronnant. Chaque fois, elle s'inclinait et le caressait. Un air mutin sur le museau, il s'adressa à Patapouf :

– **À tous les coups, ça marche. Observa la classe !**

Il variait ses miaulements de sorte que la fibre maternelle s'activa chez la lutine. Elle lui donna un morceau de saucisse pris dans le garde-manger.

– **Que dois-je faire pour attirer son attention ? Je n'ai jamais de friandise, moi.**

– **Contrôle tes aboiements. Tu nous brises les oreilles. Vas-y doucement. Ne sois pas insistant. Observe-moi et refais exactement les mêmes sons.**

Tel un chef d'orchestre, il coordonnait ses vocalises en agitant ses pattes sous le regard éberlué du chien. Les mains sur les hanches, madame Farfadet se retourna et gronda Patapouf

en l'exhortant à aller se coucher. Il obtempéra et se pelotonna dans son panier la queue entre les jambes.

– Si tu continues à aboyer de la sorte, tu finiras à l'écurie.

Subitement, il se redressa sur ses pattes arrière et saisit sa balle à pleine gueule.

– **Tu vois, elle me déteste. Peut-être veut-elle jouer avec moi ? Peut-être, souhaite-t-elle que je lèche ses chaussons pour les laver ?**

– **Pitié... ne t'approche pas d'elle avec ta bave dégoulinante ! C'est dégueu ! Pas de léchouilles ! Compris ? On va tenter une stratégie qui marche à tous les coups. Je sais de source sûre que les animaux de ton espèce font un regard attendrissant pour plaire aux humains afin d'obtenir ce qu'ils désirent. Tu vas donc lui faire les yeux doux et lui tendre ta papatte.**

– **OK d'ac ! je ne joue pas, je ne bave pas, je ne lèche pas. Tu m'en demandes beaucoup. Je veux être apprécié pour ce que je suis, pas pour ce que je ne suis pas.**

– **Alors là, rêve mon ami.**

– **Vraiment, je dois rêver.**

– **Mais quel idiot ! Observe et ne bouge pas.**

À force de le regarder, la pupille de ses yeux se balançait de droite à gauche et de gauche à droite à tel point qu'il commença à avoir le tournis.

– **Stop. À mon tour.**

Reproduisant les gestes sensés le faire entrer dans les bonnes grâces de sa maîtresse, il ferma son museau, plus un son ne sortait. Malgré sa bonne volonté, sa queue, hors de contrôle, frétillait dans tous les sens. Tant bien que mal, il la maîtrisait en s'imaginant dormir dehors sous la pluie. Elle le fixa et finit par craquer en voyant ses yeux larmoyants et tristes.

– Oh ! Je ne voulais pas te faire de la peine.

Histoire d'en rajouter un peu, il courba l'échine en tendant délicatement une de ses pattes. Relevant celle-ci, une larme coulait le long de son museau.

Le résultat fut immédiat, il eut droit à une saucisse entière.

Marchant à reculons, il se retira jusqu'à sa couche pour déguster sa pitance durement gagnée. Sans un regard en direction de son ami, entre deux mastications bruyantes, il lança à Galopin :

– **Tu es un chat sympa !**

– **Y'a pas de quoi. Dans la vie, faut s'entraider, c'est la dure loi de la nature.**

– Pourquoi dis-tu ça ?

– Pour rien...

